

«Martin fait en quelque sorte partie de moi»

Dans l'œuvre de l'écrivain et poète Klaus Merz, son frère cadet Martin Merz est une figure régulièrement présente. Ce frère handicapé écrivait lui aussi des poèmes. A l'occasion de la publication du dernier volume de son œuvre et de la sortie d'un film racontant la motivation profonde qui le pousse à écrire, insieme Suisse s'entretient avec Klaus Merz sur son rapport à son frère.

Interview: Susanne Schanda – Photos: Ayse Yavas, Selma Merz

Klaus Merz, vous avez grandi avec un frère handicapé qui est devenu poète comme vous. Comment votre frère cadet en est-il venu à écrire lui aussi?

J'ai moi-même commencé à écrire à l'âge de 15 ans. Quand, à 20 ans, j'ai dû faire mon service militaire, j'ai dit à mon frère, qui est de cinq ans mon cadet, que maintenant c'était son tour d'écrire des poèmes. J'ai juste dit cela comme ça, mais Martin m'a pris au mot. Et quand je suis revenu à la maison deux semaines plus tard, cinq poèmes de qualité m'attendaient. Les années suivantes, il a continué à écrire par vagues.

Votre frère était atteint d'hydrocéphalie et a été opéré quatre fois de la tête dans sa jeunesse. Comment a-t-il appris à lire et écrire?

Il n'y avait pas d'autres enfants avec un handicap de ce type dans notre entourage. Et à l'époque, il n'était pas courant qu'un enfant qui ne pouvait pas marcher aille à l'école. Martin était un solitaire. C'est pourquoi une enseignante lui a appris la lecture et l'écriture dans des cours privés. Il a appris vite et a tout de suite écrit à la machine, avec deux doigts. En 1960, Paul Valentin Reichenbach et Lucia Fehlmann ont fondé la première école spécialisée à Leimbach, en Argovie. Mon père a aussi aidé. Et Martin a ensuite fréquenté l'école de jour.

Est-ce que le handicap physique de votre frère a eu un effet sur son développement intellectuel?

Il avait des problèmes d'équilibre à cause de la grosseur de sa tête. Pour tenir debout, il devait se tenir fermement à quelque chose. Pour le reste, il devait utiliser un fauteuil roulant. Il lisait beaucoup, des contes et des livres pour la jeunesse, mais aussi des poèmes. Et il écoutait avec passion la radio. Avec tout ce fond culturel, il était un très bon partenaire de discussions. Il paraissait la plupart du temps d'humeur joyeuse – et il a gardé toute sa vie un côté un peu enfant.

Quel rôle a joué l'écriture dans la vie de votre frère Martin?

Ecrire le rendait heureux et lui donnait une sorte d'autonomie. Il a publié la première fois en 1968. Il s'agissait de poèmes saisissants,



Klaus Merz écrit chaque livre comme si c'était le dernier.

qui ouvraient souvent d'étranges espaces grâce à des images fortes. La souffrance due à sa maladie, dont il ne parlait pratiquement pas, trouvait là timidement le moyen d'être exprimée. Et on a constaté alors que les poèmes qu'il avait lus étaient tombés chez Martin sur un terrain fertile. A l'âge de 26 ans, son état de santé a connu des bouleversements. Il était désorienté. Nous avons dû le placer dans une clinique psychiatrique. Mais après une nouvelle opération conduite avec succès, il a à nouveau écrit des poèmes et, pour la première fois aussi, des textes en prose. Des réflexions amères sur son état sont alors apparues. Par exemple quand il disait qu'il devait grincer des dents quand il regardait les courses de ski et voyait des gens de son âge en bonne santé glisser sur les pistes. J'ai publié ces textes en 1983. Il est mort juste après, à l'âge de 33 ans.

Dans quelle mesure pouviez-vous parler de son écriture avec votre frère?

J'ai bien essayé de parler avec lui de ses textes. Mais il n'était presque jamais prêt à changer quoi que ce soit. Cela ne l'intéressait pas. Le poème qui sortait de la machine à écrire était pour lui juste ainsi. Son intuition était très forte. Et il lui faisait confiance avec raison. Avec la republication de son recueil de poèmes «Zwischenland» aux Editions Haymon, ses poèmes ont enfin occupé la place qui leur était destinée, soit le rayon littérature.

Au début du film «Merzluft» (voir encadré), vous racontez comment les gens dévisageaient votre frère à cause de sa tête. Quelle était alors votre réaction?

Nous étions démunis et atterrés. Ensuite nous avons commencé à fixer les gens. Martin se détournait la plupart du temps, quand je fusillais les curieux du regard. Mais avec le temps, cela l'a amusé. Quand nous étions encore enfants, nous nous asseyions dans la voiture parquée devant notre boulangerie. Et, installés derrière le pare-brise, nous imaginions des histoires sur les passants, nous nous moquions et riions d'eux. Et nous leur donnions des noms farfelus. Nous avons adoré ce jeu. Notre grand-père était aussi souvent dehors avec Martin installé sur son grand tricycle. A un moment donné, les gens ont arrêté de le dévisager. Nous n'avons jamais caché Martin et l'avons toujours pris avec nous.

Dans votre roman «Frère Jacques», vous refusez d'utiliser le terme de «rayon de soleil» pour les enfants avec un handicap et utilisez à la place le terme de «soleil».

La description «rayon de soleil» est trop douce, surtout pour une personne aimée mais aussi handicapée. Cela cache le fait que c'est parfois une charge difficile à porter, pour les uns comme pour les autres. Non, cet être est plutôt un «astre» qui brille de lui-même et illumine son entourage d'un éclat particulier. Mais un soleil peut aussi – et c'est le danger – placer les membres d'une famille dans l'ombre, comme des satellites.

Qu'a signifié pour vous la position centrale occupée par votre frère?

Tout cela n'est devenu clair pour moi que trente ans plus tard, quand j'ai écrit «Frère Jacques». J'ai porté cette matière en moi longtemps – notamment le fait que la famille considère automatiquement le grand frère «sain» comme le porteur d'espoir, comme celui qui permettra à la famille de «suivre un cours normal». De l'autre côté, on est dès le début mis au service du système familial, pour ainsi dire comme la troisième roue à côté des parents. Cela vous pèse, mais vous rend aussi fort quand tout va bien. Il y avait beaucoup d'empathie et de chaleur dans notre famille, c'est ce qui finalement a été déterminant, ce qui a fait que la constellation soit complète.

Pourquoi avez-vous attendu si longtemps avant d'utiliser l'expérience vécue avec votre frère dans votre œuvre?

Je trouve important de bien laisser mûrir la matière, de ne pas la livrer de façon frivole. Il ne s'agit jamais pour moi de décrire mon expérience telle quelle, mais de rendre lisible par le biais du langage le monde dans lequel nous vivons. Quand j'ai écrit «Frère Jacques», mes parents et Martin étaient tous morts. Peut-être qu'il fallait cela pour que je ne me serve pas simplement d'eux sans scrupule, mais que je parvienne à me tourner vers eux avec affection et à les faire revivre de façon légendaire, dans le sens premier du terme. En littérature, on crée des légendes, des paraboles; on n'établit pas de procès-verbaux. Cela demande du temps et un langage permettant de les apprécier à leur juste valeur.



Martin et Klaus Merz à la mer (Côte d'Azur, 1971).

A quel point votre situation familiale a-t-elle influencé votre vision du monde?

Je savais depuis le début que nous sommes tous sur la pente descendante – je ne le dis pas de façon négative. Il n'y pas d'autres voies pour notre existence que la descente vers la mer, c'est-à-dire vers la mort – ou justement vers le grand large. Peut-être que cette compréhension de la vie me fait écrire chaque livre comme si c'était le dernier. Cela m'a appris à dire ce qui doit vraiment être dit, même si ensuite, heureusement, la vie continue.

Et de quelle manière votre frère a-t-il influencé votre œuvre?

Peut-être que Martin fait en fait partie de moi. Je rêve souvent de lui, de façon intensive. Il «m'accompagne» encore et toujours. ●

Découvrir Klaus et Martin Merz

Ecrivain plusieurs fois récompensé, Klaus Merz est né en Argovie en 1945. Parmi ses œuvres les plus importantes on compte «Frère Jacques» et «L'Argentin». Son frère Martin Merz est né en 1950. Ses poèmes ont été rassemblés et publiés sous le titre «Zwischenland» en 2003 à l'occasion des vingt ans de sa disparition.

Klaus Merz a fait l'objet d'un documentaire: «Merzluft». Réalisé par Heinz Büttler, «Merzluft» a été présenté aux dernières journées de Soleure, le festival du cinéma suisse. Il sera disponible dès le mois d'octobre avec des sous-titres en français. Information sur: www.pixiufilms.com.